Savoir sourire... : vacances d'automne

Autor(en): **Henchoz, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **14 (1984)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829850

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Savoir sourire...

Vacances d'automne

par Paul Henchoz

Voyages, coffrets magiques aux promesses rêveuses
CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Aller aux Baléares en octobre, rien de plus banal. Ce n'est pas là que l'on a la moindre chance de faire la connaissance du dernier chasseur esquimau authentique ou de se trouver nez-à-nez avec une girafe. D'ailleurs, malgré tout ce que l'on entend, de telles rencontres peuvent être décevantes. Imaginez que vous êtes au Kénya: comme tout safariste avisé, vous portez en bandoulière une musette, une caméra et un herbier; à votre cou pend une paire de jumelles, tandis que votre bras droit tient fermement un filet à papillons. Comment voulez-vous, dans ces conditions, transporter l'échelle double, haute d'au moins trois mètres cinquante, qu'il vous faudrait pour pouvoir vous trouver nez-à-nez avec une girafe? Non, croyez-moi, mieux vaut choisir un animal dont le mufle est plus proche du sol, tel celui d'un phacochère ou d'un tatou. Et, au fond, à quoi bon se donner tant de peine pour une girafe? Leur attitude hautaine est bien connue: tout ce que vous en tireriez c'est un reniflement dédaigneux et, par conséquent, humiliant. Il est préférable de renoncer. C'est ce que je me suis dit en portant mon choix sur Majorque. Cela ne m'a pas empêché de ressentir de fortes émotions et d'obtenir le dépaysement que je cherchais.

Dès l'entrée dans l'avion, au départ de Cointrin, le destin m'a fait signe qu'il était, ce jour-là et exceptionnellement, bien disposé à mon égard. Ma carte d'embarquement marquée C12 me permettait de prendre place aux côtés d'une charmante jeune femme, dont la beauté simple, naturelle et sans artifices séduisait au premier regard: un peu le genre Marthe Keller, sourire de lapin en moins. Elle était accompagnée, non pas d'un époux sourcilleux mais d'un bambin blond et joufflu dont le nez en pied de marmite épousait étroitement la convexité du hublot. Le savoir-vivre de mon inconnue était aussi irréprochable que sa coiffure car elle n'eut pas la moindre moue de désappointement en voyant le barbon que je suis s'installer à ses côtés. Bref, tout contribuait à me faire adopter mon masque d'homme vieillissant, pas trop ramolli avec, dans le regard, le petit reflet signifiant: «Ah, si je vous avais rencontrée cinquante ans plus tôt...!». J'espérais simplement, qu'en arrivant à Palma, elle s'avouerait intérieurement: «Si j'étais cinquante ans plus âgée, j'aurais volontiers passé mes vacances avec cet homme-là!». Rien de plus!

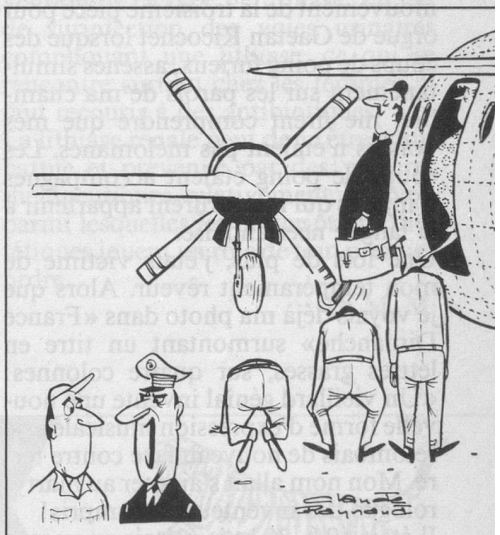
Mon euphorie cessa brusquement lorsque, après le petit déjeuner, ma voisine, un brin amusée, me fit remarquer que mon pantalon blanc s'ornait d'une large tache de confiture, d'un rouge agressif et tremblotant, car il s'agissait manifestement de gelée de framboises. O honte! me voici rougissant comme aux plus belles heures de mes gaffes enfantines. Qu'allait-elle supposer en constatant que je ne savais même plus manger proprement? A quelles associations d'idées, toutes plus péjoratives les unes que les autres, n'allait-elle pas se livrer? Mais, bien que dans un état de confusion totale, un reste de lucidité me fit trouver étrange que la confiture d'abricots qui m'avait été servie puisse changer de nature et de couleur en tombant sur mon pantalon. Je fis part de ce doute à ma voisine qui, illico, passa également au rouge. Pas pour longtemps car nous arrivâmes rapidement à la conclusion que l'incident avait dû se produire lorsque l'hôtesse nous avait débarrassés de nos plateaux. L'honneur des passagers de la rangée N° 12 était sauf!

La glace étant ainsi rompue, nous échangeâmes, durant la dernière demi-heure de vol, des propos d'une haute tenue météorologique et fîmes des commentaires mélancoliques sur le fait que les confitures que mijotaient nos grands-mères respectives n'avaient rien de comparable avec le produit insipide, sinon facilement nettoyable, qui avait taché mon pantalon. «La nostalgie n'est plus ce qu'elle était» a écrit Simone Signoret; la confiture non plus.

Déjà Majorque et sa terre gorgée de soleil montait vertigineusement à notre rencontre. A nous le ciel azuré, l'odeur tonifiante des plantes aromatiques, et la mer, la mer hypnotique et rêveuse «... peau de panthère et chlamyde trouée de mille et mille et une étoiles de soleil!» (Paul Valéry).

Dès la douane franchie, nous dûmes revêtir précipitamment nos imperméables car une pluie diluvienne s'échappait des flancs redoutables de nuages noirs gonflés comme des outres. Dans le car qui nous conduisait vers la côte est de l'île, il suffisait de fermer les yeux pour se croire en bateau. On entendait distinctement le clapotis des vagues contre la coque tant les routes que nous suivions étaient aussi peu planes que largement inondées.

Une telle entrée en matière ne présageait rien de bon. Cela me fut confirmé dès mon arrivée à l'hôtel où un accueil quasi inexistant m'obligea à errer durant un bon quart d'heure, bousculé comme une bille dans un jeu électronique, par la faute d'un ascenseur diabolique qui s'obstinait à se tromper d'étage. Après avoir renoncé à utiliser cette pièce de musée, j'arrivai enfin à la porte de ma chambre. La clé s'enfonça facilement dans la serrure mais le pène demeura inébranlable malgré plusieurs tentatives exaspérées. Brusquement la porte s'ouvrit et un énorme gaillard vêtu, si l'on peut dire, d'un caleçon court multicolore, et dont le torse n'avait rien à envier à celui d'un gorille, surgit devant mes yeux effarés. Le monstre, dérangé dans sa sieste et me prenant de toute évidence pour un rat d'hôtel, me dévisageait avec fureur. Son œil était aussi implacable que celui du torero s'apprêtant à porter l'ultime estocade à un taureau flageolant, hérissé de banderilles et son regard d'autant plus terrifiant que ses sourcils arboraient des touffes de poils si exubérantes que, détachées et placées à l'extrémité d'un fil de fer torsadé, elles auraient fait de magnifiques rince-bouteilles. L'affreuse créature dut comprendre que je n'étais pas un adversaire dangereux car elle me claqua bruyamment la porte au nez. Deux secondes plus tard, j'entendis le grincement douloureux de ressorts de sommier surchargés: j'en étais quitte pour l'émotion. Le fait était, qu'abusé



— Alors cette passerelle de débarquement, toujours pas retrouvée?
(Dessin de Raynaud-Cosmopress)

par ma presbytie et l'éclairage parcimonieux du couloir, je m'étais trompé de chambre. Pourtant, je ne m'étais heureusement pas trompé d'hôtel et une chambre m'était bel et bien réservée.
Etendu sur mon lit, quelques instants plus tard, je reprenais tranquillement mes esprits lorsqu'un bruit épouvantable me fit sursauter. On eût dit qu'un navire signalait sa présence dans le brouillard, mais le bruit était plus puissant, plus saccadé. On pouvait aussi penser au braiement d'un âne amplifié par un micro hypersensible. L'origine de ce vacarme me fut révélée lorsque j'allai dans la salle de bains pour prendre une douche. L'eau froide coulait normalement mais, dès que je tournai le robinet «caliente», les braiements reprirent de plus belle: il y avait un vice rédhibitoire dans la tuyauterie. A moins que l'on ait trouvé ce moyen pour faire des économies d'eau chaude car qui oserait infliger un tel concert à ses voisins plus de quelques secondes? Concert... concert... Une idée me vint: si j'essayais de transformer ledit vacarme en sons harmonieux? Au fond, une tuyauterie présente des analogies avec des cordes vocales; il s'agit de colonnes d'air et de vibrations.
J'avais deviné juste. En maniant les deux robinets avec précaution et un certain doigté, on obtenait des modulations étonnantes. Pas tout de suite, cependant. Par exemple, lorsque j'essayai d'imiter le chant harmonieux du rossignol amoureux, je n'aboutis, en premier lieu, qu'aux croassements caverneux du crapaud-buffle en rut. Mais, l'inspiration aidant, j'arrivai assez rapidement à des sons évoquant la sirène d'alarme puis la majesté des orgues de Saint Nicolas.
J'étais en train d'attaquer le deuxième mouvement de la troisième pièce pour orgue de Gaetan Ricochet lorsque des coups de poing furieux, assénés simultanément sur les parois de ma chambre, me firent comprendre que mes voisins n'étaient pas mélomanes. Les coups de poing étaient accompagnés d'injures qui me parurent appartenir à la langue néerlandaise.
Une fois de plus, j'étais victime de mon tempérament rêveur. Alors que je voyais déjà ma photo dans «France Dimanche» surmontant un titre en lettres grasses, sur quatre colonnes: «Un vieillard génial invente une nouvelle forme d'expression musicale», je retombais de nouveau face contre terre. Mon nom allait s'ajouter au martyrologue des inventeurs incompris!
Il était 19 h. 30 et je n'étais en vacances que depuis dix heures.

P. H.

votre argent

questions réponses

Du service romand d'information du Crédit Suisse

Où se trouvent les 93 000 tonnes d'or extraites de la terre en 6000 ans?

Selon des estimations d'experts, le volume total de l'or produit depuis l'an 4000 avant Jésus-Christ est estimé à quelque 90 000 tonnes dont on sait, pour l'essentiel, où il se trouve:
36 000 tonnes circulent sous forme de pièces ou servent de réserves officielles aux banques centrales;
28 000 tonnes se retrouvent sous forme de bijoux, objet d'art et de culte;
24 000 tonnes sont en mains privées et thésaurisées;
5 000 tonnes se sont «perdues».
Actuellement la production annuelle de «nouvel» or est estimée à 1000 tonnes.
Sous le titre «L'Or», le Crédit Suisse a élaboré un manuel qui entend donner, sous une forme claire et concentrée, un aperçu général des questions relatives au métal jaune: histoire, demande, production, formation des prix, caractéristiques des grands marchés, modalités pratiques des transactions sur lingots et monnaies, numismatique; etc.
Ce manuel est en vente au prix de Fr. 25.— l'exemplaire et peut être acquis en version française, anglaise ou allemande auprès de toutes les succursales du CS en Suisse ou au siège central du Crédit Suisse, service Pvz, case postale, 8021 Zurich.

L'or pur a un titre théorique de 1000. L'indication 999,9 que l'on trouve pour les petits lingots et les médailles signifie que leur métal ne contient pas plus d'un millième de matière étrangère. L'unité de transaction reste toutefois le lingot de 12,5 kg titrant 995,0/1000.

Sur le marché des monnaies et médailles d'or, on distingue cinq catégories de pièces:

les monnaies numismatiques, frappées avant 1804;
les monnaies semi-numismatiques, frappées entre 1804 et 1850;
les monnaies courantes frappées après 1850, telles le «Vreneli» ou le «Napoléon», etc.;
les frappes nouvelles et refrappes, appelées «bullion coins», qui sont activement traitées sur le marché zurichois;
les médailles, qui sont des pièces frappées ou fondues sans indication de valeur.

La parité-or du franc suisse introduite en 1850 était à l'origine de 0,290323 g. Elle a été transformée en 1936 en une parité-cadre qui permettait une réduction de la teneur en or allant de 26% à 34,5%. La loi sur la monnaie entrée en vigueur le 20 avril 1953 a fixé à 0,203226 g la parité-or du franc suisse, ce qui correspondait à la précédente parité de fait. Par rapport à la parité d'avant 1936, elle représentait une dévaluation du franc de 30%. En 1971, celui-ci a été réévalué de 7,07% ce qui équivaut actuellement à une teneur en or fin de 0,217593 g par franc, ou Fr. 4 595.80 par kg. Ainsi, même exprimée en or, la monnaie suisse a été durant des décennies la plus stable du monde.

Zurich est le principal marché primaire mondial de l'or. Selon les estimations, il reçoit plus de la moitié de la production sud-africaine. L'Union soviétique y écoule elle aussi une grande partie de ses exportations de métal jaune. D'autres pays producteurs situés en dehors de l'Amérique du Nord font de même.

Les banques suisses considèrent depuis longtemps qu'il est de leur devoir d'approvisionner l'industrie horlogère en or ainsi que de donner satisfaction à ceux de leurs clients étrangers qui s'intéressent au métal jaune. C'est ainsi que l'importance de Zurich comme marché de l'or se fonde moins sur la demande intérieure que sur la demande en provenance d'autres pays. De par ses caractéristiques, Zurich est une plaque tournante internationale du commerce de l'or. Son chiffre d'affaires est estimé actuellement à quelque 80 à 100 milliards de dollars par an.